



Fabrice Raspati

JEAN

-

PIERRE

Fabrice Raspati

Jean-Pierre

© Fabrice Raspati, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2292-7

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

à Nicolas Sarkozy pour l'ensemble de son œuvre,

à Ian Kershaw pour le « Mythe Hitler»,

à Wendy pour avoir supporté mes nuits peuplées de mots...

(JEAN-PIERRE)

Moi ce que je conseille à tout le monde pour savoir ce que les gens pensent vraiment c'est d'aller pisser dans les toilettes des bars et de lire les graffitis. C'est le seul endroit où la censure peut pas vous dénicher. C'est la France à visage découvert : « Rentrez chez vous, on est chez nous ! » « Mariage pour tous = France de Pédés ! » « Enculez-vous en Arabie et laissez-nous vos femmes ! ».

On était en 2013, un an après les élections et c'était la chienlit. Les gens ils en pouvaient plus de la crise. On bouffait tous des petites pilules colorées pour tenir debout. J'avais 40 balais. Ma jambe m'avait lâchée en pleine cambrousse deux ans en arrière. Une décharge électrique dans la cuisse au moment de se mettre à courir avec les copains. J'étais tombé dans le sable et j'avais vu les autres sauter à 20 mètres devant moi comme un essaim de guêpes en folie. Une bombe posée par les Talibans. Hôpital militaire, rapatriement sanitaire, rééducation, carrière de héros terminée, médaille en chocolat et pension à vie !

Nono me disait qu'on devait partir ailleurs, que ce pays était mort. Nono, c'était mon pote de toujours. On avait fait la fac de droit ensemble. J'avais bien aimé écouter l'intelligence, j'avais pas eu l'envie de l'apprendre mais écouter ces types rivaliser de concept j'avais aimé. Nono son truc, c'était de se raser le crâne et de taper sur tout ce qui était tapable. De préférence des choses de couleur. Moi j'aimais bien parler au bar. Je pouvais défendre n'importe quelle idée, c'était la joute qui m'excitait. Si ça tournait mal, Nono était là et il leur collait une branlée ! Il m'avait appris à boxer, comme ça je pouvais aider, mais c'était rare qu'il ait besoin.

Pis j'avais filé la main à son parti de branquignoles néo-nazis. Ils avaient personne pour parler. Alors j'avais parlé. Ça me plaisait ces estrades, y avait

toujours un moment où mon souffle prenait le dessus, quelque chose de bestial et puis retentissaient les « Ouais Jean-Pierre t'as raison ! ».

Mais ça s'était mal fini pour le C.G.T (Culture Gauloise et Tradition) parce qu'on était pas nombreux au final dans le mouvement et les gauchos en face le quintuple ! En plus le père du Président de leur asso c'était le Préfet de Police. Du coup, une nuit, les flics nous avaient encerclés et avaient regardé les autres nous massacrer. Même s'ils étaient pas loin de partager nos idées. Mais à part moi tout le monde était tatoué et pas régulièrement lavé. On avait eu le temps avec Nono pendant les 15 jours d'hôpital de théoriser. Le problème c'était pas d'être néo-nazis, le problème c'était le look !

Aux Beaux Arts par contre Nono il était bien passé. Tatouages et odeur d'oeuf pourri il était dans le ton ! Et moi qui était pourtant doué pour la perspective j'avais pas eu droit au chapitre. À cause de ce débile de directeur au nom arabe qui m'avait saqué pour mes antécédents politiques. Jusqu'aux Beaux-Arts ils étaient ! Ça aussi les gens ils en avaient marre. Attention, au départ, j'ai rien contre ! C'est juste qu'il y a quand même de vraies différences culturelles et que depuis pas mal de temps ils sont partout. Ils s'infiltrèrent, c'est normal, c'est eux les plus dans la merde. Mais quand ça devient la merde pour tout le monde, celui que tu regardes de travers, c'est celui qui est pas exactement comme toi.

« Tu vois Nono, regarde Gino, cet abruti d'Italien, il est dans SON bar et il a tellement besoin de pognon qu'il est obligé de servir des Arabes. Regarde ça Nono. Regarde. Il a qu'une envie c'est les foutre dehors ! Gino, il pense à sa famille, à tous ces ritals qui sont venus à pieds, en carriole, tous ces mecs comme lui qu'ont fait la France, qui l'ont fabriquée avec leur sueur et il regarde ces branleurs à la terrasse de Son bar. Et pis, il peut rien dire, parce que c'est eux qui remboursent son crédit. T'imagines la poudrière que c'est le Gino ? Y a qu'à craquer une allumette et il prend feu ! Lui comme des millions d'autres ! »

Nono calculait combien il allait se faire avec les 300 costumes Armani

qu'il avait récupérés .

« ...Je t'en garde un de costard ?»

« Y a ma taille ? Y a jamais ma taille dans les costumes...»

« T'inquiète. J'ai ce qu'il te faut. C'était des costards pour un film sur la Mafia. Y avait des mômes de 14 ans, ça doit être bon pour toi.»

Quelques jours après un policier s'est fait renverser par un fuyard. Le fuyard, d'origine Marocaine, comme le martelait la presse, avait été rattrapé. Son visage illuminait toutes les télés du pays. J'avais étreigné mon nouveau costume parce que les copains attendaient que je parle. Chaque Dimanche chez Gino on faisait un café Philo à notre manière. Avec Nono on appelait ça les cafés Fachos, même si je pense pas qu'un seul d'entre nous était Facho. Sauf Pepito, qui avait des uniformes nazis dans son salon et qui disait toujours bonjour avec le salut hitlérien. Nous on le surnommait « Pepito Herr Major» et ça le faisait marrer. Pepito, son père était venu d'Espagne quand il avait senti le vent tourner à la mort de Franco. Moi mon père il s'était tiré de Roumanie à cause de Ceaucescu. Y avait beaucoup d'Italiens aussi. Faut bien le dire, à part Nono qui était né à Avignon, aucun d'entre nous était Français par ses parents.

« Mais nous qu'est-ce qu'on veut au fond ? Nous, et personne dira le contraire, on s'en fout qu'on soit Arabe, Africain, Espagnol, Italien. Nous ce qu'on veut, c'est que chaque individu respecte les règles que les habitants de ce pays ont érigées en règle de vie commune. Ici c'est le bar de Gino qui veut qu'on paye comptant, qu'on mette pas d'eau dans le Ricard et qu'on se lave les mains en sortant des toilettes. Si je viens chez lui j'accepte ses règles et alors je vis en harmonie avec Gino. Sinon, je change de bar. Moi je suis de ceux qui croient qu'à l'échelle d'un pays c'est la même chose. La France, c'est comme le bar de Gino, tu l'aimes ou tu la quittes ! »

« Ouais Jean-pierre t'as raison !»

Ce genre de phrases je l'avais dit des centaines de fois mais pas comme ce jour là. Quelque chose avait sonné juste dans mon corps. C'était le mot FRANCE qu'avait résonné de façon solennelle. J'avais fait traîné un peu la syllabe du milieu. « Fran-an-ce» j'avais dit et ma voix avait tapé dans la porte vitrée. Y avait eu un écho et tout le monde avait fait « hoooo !».

Et puis Rachid, qui était habitué à entendre nos conneries, ce qui l'empêchait pas de boire son café en terrasse, Rachid qui était toujours à distance polie de nous et qui disait Bonjour Messieurs/Au revoir Messieurs, Rachid que tout le monde considérait comme un Arabe comme il faut, et bien ce jour là, et pour la première fois depuis le début de nos réunions dominicales, Rachid avait ouvert la porte, passé la tête par l'entrebâillement et dit:

« Hé vous gueulez fort aujourd'hui ! »

Kevin l'avait frappé. Kevin, c'était son premier dimanche avec nous et il était venu avec trois copains, tous des vieux potes de l'époque du C.G.T.

Kevin avait donc frappé Rachid et tout le monde, moi y compris, avait trouvé ça logique. Un truc s'était éveillé en moi, j'avais dit « Fran-an-ce» et cette conviction avait autorisé notre groupe à passer à l'action.

Rapidement ça s'est su dans le quartier. Les gens ils l'ont raconté que Rachid c'est moi qui l'ai fini à coups de pieds avec des petits cris stridents de plaisir. Les gens ils l'ont su que tout le groupe s'y est mis sur Rachid, comme si j'avais donné un signal. Les gens ils se sont dit que la peur changeait de camp et que j'étais une sorte de chef. Rachid est resté dans le coma et ça a été décisif. Le bar de Gino est passé sous surveillance télévisuelle. La presse publiait les bulletins de santé et enquêtait sur chacun des membres soupçonnés d'avoir participé à la « ratonnade».

Assez vite les journalistes avaient conclu qu'il y avait dans ce quartier d'Antibes un agitateur de comptoir, Jean-Pierre Popescu, qui réunissait chaque dimanche un groupe d'abrutis qui l'écoutait crier. Groupe qui avait décidé de se faire un bougnoule. Je regardais une photo de moi sur mon

écran de télé. Ils avaient récupéré une image du club de boxe qu'ils avaient découpée pour qu'on voie mon visage en plein effort. On aurait dit une sorte de rat aux yeux rouges !

« Acte 1: je m'habille plus qu'avec ton costume ! (Nono se marre pendant que je me regarde dans le miroir)...Acte 2: je convoque une conférence de presse ! (Nono me regarde étonné). Ils vont comprendre que, ce qu'on dit au bar chaque dimanche, c'est pareil que ce que le peuple a dans le fond de sa tête. Après ils pourront plus nous détester ! (Nono me tend un nouveau costume et dit c'est cadeau)»

Le silence nourrit tous les fantasmes. J'attendais le bon moment pour sortir de ma tanière. Léa m'amenait des provisions. Léa, ça faisait un bout qu'on se connaissait. On couchait un peu ensemble. Il suffisait qu'on se regarde pour savoir, on le faisait et on pouvait passer à autre chose. Elle était pas très jolie mais ses yeux étaient très bleus, genre couleur piscine. C'était agréable de nager dedans, ça me reposait.

« Tu vois Léa j'ai épluché tous les articles, toutes les vidéos qu'y a sur moi. 224 000 résultats en une semaine ! (elle, un peu admirative dit c'est génial) T'imagines ? Tout ça pour deux petites baffes dans la gueule. Faut qu'y tienne le coup Rachid. Encore 15 jours au moins, j'suis sûr qu'on peut passer le million. Je le sentirai quand ce sera le moment de parler...»

Cinq jours après un million de références j'avais ! ! J'avais fédéré un million de personnes en tapant sur un petit dealer de quartier ! Parce que c'est ça qu'il était Rachid. Je dis « était » parce qu'on pouvait pas dire qu'il était mort, mais on pouvait pas vraiment dire qu'il était vivant non plus.

« Un spaghetti ! avait fait Nono après être passé à l'hôpital. »

« Nono on est au centre d'un truc énorme ! Y a plein de gens qui pensent comme nous mais c'est le passage à l'acte qui les fait flipper. Et tu sais

quoi ? Même ceux qui sont pas d'accord ils sont pas si loin ! »

Le jour de la conférence de presse je les ai surpris. Je me suis pointé rasé, sentant le parfum de luxe, en costume, poignée de main franche, sourire dents blanches; ils se sont presque demandés qui j'étais. Je les avais convoqués au bar de Gino. Tout le monde dans l'équipe avait dû apprendre ma version et me la répéter en tête à tête. On avait fait ça avant d'être interrogés par les flics, qui s'en étaient contentés, pas loin de penser qu'on avait rendu service à la société. J'ai adoré quand le journaliste vedette du grand journal de gauche a voulu me passer à la moulinette.

« M. Popescu vous avez appartenu au C.G.T, vous vous êtes engagés dans l'armée. N'essayez pas de nous faire croire à votre pacifisme... »

« Monsieur !»

Ouh là là que c'était bon, j'avais réussi le bon « Monsieur», celui des politiques haut niveau. Sec, un peu condescendant.

« Je vous autorise pas à me traiter de fasciste, car c'est bien ce que vous alliez faire non ? Ou alors, autorisez-moi à vous traiter de Communiste, vu votre passé militant chez les Maoïstes. Disons plutôt que vous comme moi avons goûté à l'extrémisme et que nous nous sommes dirigés vers des actions plus modérées. (il était aux arrêts !) Quand à mon engagement dans l'Armée, reprochez-moi d'avoir versé mon sang pour le pays que j'aime. Reprochez-moi, Monsieur, d'avoir vu mourir mes compagnons d'armes ! (il restait coi !) Reprochez à tous mes amis, tous d'origine étrangère, tous travailleurs honnêtes, reprochez-leur d'avoir eu peur pour leur sécurité, reprochez-leur de s'être défendus face à un délinquant connu des forces de l'ordre. Nous sommes là et attendons votre jugement et notre pénitence. »

« Ouais Jean-Pierre t'as raison !»

Je reconnus la voix de Kevin et de Pepito. Je leur avais dit de pas se pointer mais ils avaient pas pu se retenir. Le positif c'est qu'ils avaient, sans faire exprès, juste par le miraculeux effet du bouche à oreille, réussi à se faire suivre par une bonne partie du quartier. Dont cet abruti de notaire,